

# Les immigrants nigériens à Douala: problèmes et stratégies d'insertion des étrangers en milieu urbain

Par *Blaise-Jacques Nkene*

Ce papier est basé sur une enquête de terrain conduite entre les mois de juillet et septembre 1999 dans la ville de Douala. Dans cette ville côtière d'Afrique centrale marquée à la fois par son cosmopolitisme, l'insécurité et la méfiance vis-à-vis des étrangers, se trouve une importante colonie nigérienne qui a, au cours des ans, réussi une implantation qui contraste de manière radicale avec la situation précaire des autres étrangers. La présente étude emprunte ses instruments d'analyse à l'actionnalisme, pour décrypter les jeux et les enjeux de l'insertion des étrangers en milieu urbain, pour mettre en exergue les stratégies et les ingénieries de contournement mises en œuvre par ces immigrants nigériens. Nous montrons comment face à un environnement urbain aussi répulsif soit-il, des immigrants y réussissent une implantation, au point de devenir un maillon indispensable pour la cohésion du tissu social et économique.

Le questionnement sur la présence des immigrants nigériens à Douala est une investigation qui a tout son intérêt aujourd'hui, puisqu'on aborde par ce truchement la question des migrations internationales et la problématique des flux démographiques transfrontaliers<sup>1</sup>. En effet, l'intensification des flux migratoires<sup>2</sup> transnationaux observée dans le monde depuis deux siècles n'a pas épargné le continent africain et comme un peu partout, les principaux pôles d'attraction des populations en Afrique sont les villes; c'est-à-dire les lieux où les investissements et le développement sont les plus manifestes. L'attraction développée par les zones urbaines ne concerne donc pas uniquement les populations nationales, elle fait également l'objet d'une polarisation de la part des étrangers. Ici plus qu'ailleurs, ces flux démographiques transnationaux ne mettent pas seulement les 'souverainetés en lambeaux', ils 'ignorent les frontières'<sup>3</sup> et entraînent des changements<sup>4</sup>, des recompositions, des déstructurations, mais aussi des structurations et des constructions dans les espaces urbains,

<sup>1</sup> *Bertrand Badie et Marie-Claude Smouts*, *Le retournement du monde*, Paris, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques et Dalloz, 1992, p. 71.

<sup>2</sup> *Bertrand Badie, Cathérine Withol de Wenden*, *Le défi migratoire*, FNSP, 1994.

<sup>3</sup> *Bertrand Badie*, *La fin des territoires*, Paris, Fayard, 1995. Également *Ariel Colonomos (ed.)*, *Sociologie de réseaux transnationaux*, Préface de Bertrand Badie, Paris, l'Harmattan, 1995.

<sup>4</sup> *David E. Apter, Louis Wolf Goodman*, *The multinational corporation and social change*. New York, Praeger, 1976.

influencent ou transforment les économies<sup>5</sup>, engendrent de nouvelles formes de sociabilité dans les villes d'accueil<sup>6</sup>.

Cette étude voudrait se limiter à l'examen de la situation de l'étranger dans la ville, plus précisément des immigrés nigériens dans la ville de Douala, et pour la période allant de 1971<sup>7</sup> à nos jours. On se propose de mener notre exploration munie de la boussole "actionnaliste", afin de mettre en exergue à travers le "paradigme de l'acteur"<sup>8</sup>, les rapports qui existent entre les immigrés nigériens et les populations locales, dans la perspective de ressortir les modalités et stratégies d'insertion, et en mettant un accent particulier sur les perceptions que développent les uns et les autres, sur les constructions identitaires et de l'altérité<sup>9</sup> issues des interactions sociales.

Contrairement à l'Afrique de l'Ouest où le binôme immigration-urbanisation a régulièrement retenu l'attention de chercheurs et où une importante littérature a été consacrée sur le phénomène<sup>10</sup>, la question de la présence des étrangers à Douala n'a pas encore fait à notre connaissance l'objet d'une étude approfondie, dans le sens des interactions sociales, des stratégies d'insertion, des problèmes et des conséquences qui en découlent. Ceux des travaux qui abordent de temps en temps cette problématique ne le font que de façon allusive ou accessoire (Abiabag Issa<sup>11</sup>, Georgette Mefouna<sup>12</sup>, Luc Sindjoun,<sup>13</sup> P. Canel, Ph. Delis, Ch. Girard,<sup>14</sup> Thomas Weiss<sup>15</sup>). La seule étude significative dans le domaine semble à notre avis le Rapport de l'observatoire OCISCA sur les échanges transfrontaliers entre le Came-

<sup>5</sup> International Migration and Development. The concise report. United Nations, 1997, p. 8.

<sup>6</sup> Roland Bretton, *Les ethnies*, Paris, PUF, 1981, p. 55.

<sup>7</sup> Le choix de cette borne temporelle s'explique par le flux massif des nigériens à Douala après la guerre du Biafra.

<sup>8</sup> Alain Touraine, *Le retour de l'acteur*, Fayard, Paris, 1984. Voir également *Guy Rocher, L'action sociale*, Paris, HMH, 1968. *Alain Touraine, La production de la société*, Le Seuil, Paris, 1973.

<sup>9</sup> Nancy L. Green, The comparative method and poststructural structuralism: New perspectives for migration studies, in: *Jan Lucassen and Leo Lucassen (eds.), Migration, migration history, history*, Peter Lang, Bern, 1997, p. 57.

<sup>10</sup> Sergio Ricca, *Les migrations internationales en Afrique*, Paris, l'Harmattan, 1990, pp. 46-49; également Joel Grégory, *Migrations et urbanisation*, in: *Dominique Tabutin (ed.), Populations et sociétés en Afrique au sud du Sahara*, Paris, l'Harmattan, 1988, p. 376.

<sup>11</sup> La situation juridique de l'étranger au Cameroun, in: *Encyclopédie juridique de l'Afrique*, 1982.

<sup>12</sup> Les immigrés clandestins au Cameroun, rapport de stage diplomatique, 1991.

<sup>13</sup> *Cameroun - Nigeria: le conflit ambigu*, LIMES, Revue française de géopolitique, 1997, pp. 187-200.

<sup>14</sup> *Construire la ville africaine*, Paris, Karthala et ACCT, 1990.

<sup>15</sup> *Les migrations nigériennes dans le Sud-Ouest au Cameroun*, thèse soutenue le 20 juin 1996 à l'Université de Paris IV (Paris-Sorbonne).

roun et le Nigéria<sup>16</sup>. Mais ce travail ne traite des nigériens à Douala qu'en terme d'échanges commerciaux, de contrebande.. et de manière laconique<sup>17</sup>. Cette communication a donc pour ambition d'initier la réflexion dans un domaine longtemps laissé en friche par les chercheurs, celui du jeu et des enjeux de l'insertion des immigrés nigériens à Douala.

Ville côtière, Douala<sup>18</sup> est une importante métropole d'Afrique centrale. Elle couvre aujourd'hui une superficie urbaine de près de 6.000 hectares et fait l'objet, (comme bien des villes d'Afrique noire) d'une croissance démographique galopante, qui dépasserait d'après les estimations 2.000.000 d'habitants<sup>19</sup>. Encerclée par le fleuve Wouri, elle s'étend sur des reliefs bas, aplatis, coupés de falaises sablonneuses de faible commandement et aisément franchissables. Cette configuration particulière caractérisée par une extrême perméabilité des frontières a favorisé l'immigration d'une forte colonie étrangère et a fait de Douala une aire de longue tradition migratoire. Par exemple, sur près de 3.000.000 de nigériens vivants au Cameroun, on estime jusqu'à 500.000 présents uniquement à Douala<sup>20</sup>. Incontestablement la population étrangère la plus importante en nombre, ils y arrivent par voie terrestre et par voie maritime<sup>21</sup>. Il en est résulté dans cette mosaïque de population d'origine et de nationalité diverses qui font de Douala une ville cosmopolite, une forte odeur de "nigériennité".

16 Voir DIAL N°1995-02/T, février 1995.

17 Ce qui peut paraître normal, dans la mesure où le champ de leur étude couvre le Cameroun et le Nigeria.

18 Sur la ville de Douala, voir *R. Gouellain*, Douala, ville et histoire, thèse de III<sup>e</sup> cycle, EPHE, Paris, 1976, également *G. Mainet*, Logement et niveau de vie dans les quartiers nord de Douala, Université de Yaoundé; *New-Bell*, prototype des quartiers étrangers de Douala, Université de Yaoundé, Département de géographie, 1979.

19 Voir Cameroun Tribune du 4 février 1993. Selon le schéma directeur d'aménagement urbain ce chiffre s'évaluait à 674.000 habitants en 1982. Avec une croissance annuelle d'environ 7%, Douala pourrait atteindre 5.400.000 habitants en 2010. Voir Construire la ville africaine, ouvrage précité, p. 16.

20 Messenger N°557 du 4 novembre 1996. En l'absence de données statistiques exactes, nous ne pouvons donc fonctionner ici que par ordre de grandeur. La conséquence immédiate de cet état de chose est la suspicion faite à propos des analyses quantitatives des phénomènes migratoires en Afrique, et d'autre part la forte propension à se réfugier dans des analyses qualitatives. Voir à ce sujet International Migration and Development. The concise report. United Nations, 1997, p. 8.

21 A ces deux voies d'accès correspondent deux types de migrations. Une migration horizontale constituée d'émigrés qui arrivent à Douala par voie terrestre après un séjour dans les villes environnantes (Mamfé, Bamenda, Kumba, Tiko etc. ...) et une migration verticale, de loin la plus importante par le volume, qui s'effectue par voie maritime. Les débarquements ont généralement lieu aux ports de Limbe, Mudeka, Idenao, Tiko, Youpwè ou encore ces derniers jours à Bonagang (Akwa-nord), par un bras du fleuve Wouri ("petit-wouri"). Les émigrants sont ensuite récupérés par des parents ou des amis déjà installés dans la ville.

Par ailleurs, un coup d'œil synoptique sur sa géographie urbaine montre clairement que sa morphologie résidentielle est en étroite congruence avec les appartenances ethniques et autres formes de replis identitaires. Les quartiers apparaissent alors comme de regroupements sociaux et d'identification des ethnies qui se rejettent quand elles ne s'affrontent pas. Ensuite, les problèmes liés au chômage et à une insécurité grandissants<sup>22</sup> font de Douala une ville dangereuse et d'une sociabilité plutôt difficile. C'est dans ce contexte urbain turbulent que les immigrés nigériens majoritairement représentés par les ethnies Ibo, Yoruba et Haoussa déploient des stratégies d'insertion, des méthodes d'infiltration qui se singularisent des typologies classiques d'intégration sociale et qui leurs permettent de s'incorporer avec une réussite somme toute relative.

Il est utile de préciser dès ce stade que l'implantation des immigrés nigériens à Douala est en tout point énigmatique. En effet comment expliquer la présence massive des nigériens dans le tissu urbain réputé répulsif de Douala, et comment comprendre sa tendance à l'accroissement malgré un sentiment de suspicion affiché en général par les populations locales vis-à-vis des étrangers?

Pour y comprendre quelque chose, certaines investigations ont paru nécessaires et, l'usage de la méthode d'observation-participante comme moyen approprié. Faite durant les mois de juillet et de septembre, l'enquête visait à saisir les problèmes et les stratégies d'insertion des immigrés nigériens dans la ville de Douala. Elle s'est malheureusement déroulée dans un laps de temps relativement court, qui éventuellement pourrait influencer la fiabilité des observations faites, et la qualité des interviews menées dans un contexte de contraintes financières particulièrement éprouvantes. Mais qu'à cela ne tienne, l'essentiel semble être sauf dans la mesure où l'ensemble des sites choisis ont été couverts, quoique pour certains, de manière un peu cavalière. Ainsi trois quartiers de notre échantillonnage, du fait de leur éloignement n'ont pu être quadrillés avec la rigueur exigible. C'est le cas des îles comme Djebalè, Manoka, Youpwè localités respectives de Douala VIII et Douala I dont les populations sont à majorité composées d'immigrants nigériens. Mais a contrario, le quartier dit 'Camp yabassi', qui regroupe le gros du contingent de la communauté nigérienne à Douala a été exploré de manière acceptable. Seulement, l'extrême mobilité (inter/intra-urbaine, et surtout transfrontalière) des nigériens et leur éternelle dérobade devant l'administration des questionnaires<sup>23</sup> a fait entrevoir l'inutilité de certaines techniques d'enquêtes usuelles comme la méthode des quotas ou la méthode de l'échantillonnage stratifié au hasard. Face à cette double difficulté liée d'une part à un objet de recherche instable et essentiellement mouvant et d'autre part à la difficulté d'effectuer un sondage valide à cause du refus de collaboration, nous avons opté pour la méthode de l'observation participante. On parle

<sup>22</sup> Messenger 495 du 8 Avril 1996.

<sup>23</sup> "I would not say anything without permission of Nigeria Embassy", cf. Mutation N° 022 du 3 au 9 décembre 1996.

d'observation participante lorsque le chercheur, infiltré dans le groupe à étudier "n'a d'autres ressources que sa propre expérience"<sup>24</sup>. Il est en effet apparu qu'elle présentait, comparativement aux autres techniques d'enquêtes, une opérationalité et une fécondité heuristique supérieure. Elle semblait offrir de réelles possibilités permettant de fournir un éclairage pour une analyse qualitative de l'objet de notre préoccupation, en nous facilitant "l'accès à l'objet sous la forme d'un constat immédiat"<sup>25</sup>, à savoir l'immigré nigérian, ses stratégies d'insertion et ses rapports avec l'autre. Notre situation de natif de la ville de Douala, et la connaissance du *pidgin-english* (langue usuelle des populations locales et nigérianes) nous a aidé à pénétrer les cercles fermés des ménages, associations et réseaux nigériens. Il s'agissait de prélever et d'appréhender leurs stratégies d'insertion sociale et leur perception des populations locales<sup>26</sup>. Ce travail de collecte des données, pour être complet, a été suppléé par une série d'interviews faites sur la base d'un échantillonnage simple auprès des populations locales, afin d'en dégager parallèlement leur perception des immigrants nigériens et le contenu qu'elles donnent par exemple à l'ethnonyme 'Biafrais'. Les autorités administratives et policières ont été privilégiées à ce niveau, eu égard à l'étroite connexité des rapports qu'elles entretiennent avec les nigériens. Toutefois, notre 'citadineté' de Douala, l'immédiateté recherchée et notre immersion dans la sphère de l'expérience vécue pouvaient devenir pernicieux du fait de la méthode choisie. En effet le risque de sombrer dans le sens commun, la tendance à la réappropriation des préjugés et autres stéréotypes est grand lorsque le chercheur est lui-même immergé dans l'objet de recherche. Cela pouvait conduire à une oblitération de l'observation due à l'illusion de la transparence, au dévoiement de l'explication à cause de l'ancrage de certains stéréotypes sociaux, de prénotions.' La rupture avec le sens commun et un 'recul épistémologique' devenaient donc impérieux pour l'objectivation de l'objet 'immigrés nigériens à Douala'. La 'posture réflexive'<sup>27</sup> est apparue à ce stade comme l'attitude qui nous permettait le mieux d'éviter ces différents écueils. Elle devrait nous aider à effectuer d'abord un 're'-tour sur nous-mêmes avant de saisir, dans la perspective durkheimienne, le fait 'immigré nigérian' ou encore la construction 'Biafrais' 'comme des choses'. Cette attitude apportait donc la dose de circonspection nécessaire, de 'vigilance épistémologique'<sup>28</sup> lors de l'utilisation de la méthode d'observation participante.

Notre étude empruntera à cet effet deux principales trajectoires. On analysera dans un premier temps les problèmes d'insertion des immigrants nigériens dans la ville de Douala,

<sup>24</sup> *Louis Pinto*, *Expérience vécue et exigence scientifique d'objectivité*, in: *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Bordas, 1990, p. 9.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>26</sup> Cet aspect n'a pas suffisamment été mis en exergue dans ce travail. Des études ultérieures pourraient compléter l'analyse d'un point de vue des immigrants.

<sup>27</sup> *Pierre Bourdieu avec Loïc J.D. Wacquant*, *Réponses*, Paris, Seuil, 1992, p. 34-35.

<sup>28</sup> *Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamborderon, Jean-Claude Passeron*, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1983, pp. 102-106.

avant de mettre en exergue, dans un deuxième temps, les stratégies par lesquelles ils réussissent à s'y maintenir.

## **A. Les barrières sociales à l'insertion des immigrants nigériens dans l'espace urbain de Douala**

Par rapport à la situation des autres étrangers (Bénois, Togolais, Sénégalais) qui ont en commun le français avec les populations locales, les immigrants nigériens à Douala font face à des obstacles, respectivement liés à la communication et ensuite à la perception que se font les populations locales d'eux.

### **I. Les problèmes de communication comme contrainte à l'insertion: l'obstacle linguistique**

Le handicap de la langue est un frein à l'insertion des immigrants nigériens dans le tissu urbain de Douala. Contrairement à ce qui a été très souvent pensé, le *pidgin-english*, sorte d'anglais créolisé que l'on utilise à Douala et dans certaines aires du Nigeria n'est pas forcément un vecteur de l'insertion des immigrants nigériens à Douala. De plus, l'usage massif du français par les populations locales et dont les nigériens ne comprennent très souvent pas un traître mot à leur arrivée, en constitue un obstacle sérieux.

#### *1. Les contraintes d'expression socio-linguistiques de la distinction du pidgin-english parlé à Douala*

Le cosmopolitisme de la ville de Douala a imposé le *pidin-english* comme langue de transaction<sup>29</sup>. Mais on devrait signaler ici qu'il est, malgré quelques similarités, différent en beaucoup de point de celui utilisé par les immigrants nigériens. En effet, la créolisation de l'anglais dans des zones aires culturelles différentes entraîne des spécificités qui nuancent de manière significative la langue. Ainsi, si à l'observation quelques mots anglais se recourent, on doit dire que pour l'essentiel, le *pidgin-english* utilisé par les populations locales est par l'accent et le vocabulaire largement différent de celui utilisé par les nigériens à Douala. Il devient même à cet effet un facteur de discrimination. Par exemple pour dire "mon frère" en signe d'interpellation, les populations locales utilisent les termes "Ma mbrala". Pour les nigériens, ce sera plutôt "Hoga". Pour dire "comment ça va", les populations locales diront "how noo"; alors les nigériens diront "how naa". Des idiomes différen-

<sup>29</sup> *Luc Sindjoun*, Construction et déconstruction locales de l'ordre politique au Cameroun. La socio-génèse de l'état. Thèse de doctorat d'état en science politique, Université de Yaoundé II, 1994.

ciés de cette nature sont très nombreux dans les *pidgin-english* qu'utilisent les deux parties. Le mélange de chacune des langues vernaculaires à l'anglais a eu pour effet leur spécification, tant et si bien qu'un apprentissage est encore nécessaire pour ne pas se faire démasquer. Il en résulte par conséquent un étiquetage, l'identification immédiate de l'immigrant nigérian dans une conversation. Cela devient un obstacle à son insertion dans le corps urbain, pour autant qu'il est a priori suspect aux yeux des populations locales.

## 2. *Les contraintes socio-linguistiques liées à la prévalence de la langue française à Douala*

Le français est, à tout égard la langue la plus usitée dans la ville de Douala. Or à leur arrivée, les immigrés nigériens ne l'ont presque jamais utilisée, comme moyen de communication. Ce qui fait que le processus d'adaptation et d'insertion dans le tissu urbain pour les immigrés passe par un apprentissage de cette langue. Cela n'est guère un exercice facile. Nous avons observé que cela pouvait prendre entre deux à trois années, pour les immigrés les plus enthousiastes et les plus motivés. Si les Ibo s'en tirent très souvent mieux que les autres, il faut noter que pendant cet apprentissage la majorité des immigrés nigériens sont, pour une bonne période, mis en marge des relations sociales; puisqu'ils répugnent d'ailleurs à se faire identifier comme tel dans une conversation. Jusqu'en septembre 1999, moment où nous avons achevé nos enquêtes, pratiquement toutes les personnes sondées, (Ibo, les Yoruba et les Haoussa) considéraient que leur français approximatif était un facteur limitant leur insertion dans la ville de Douala. L'énorme suspicion qui pèse sur eux commence en effet dès ce premier contact et conduit très souvent à un blocage. Mais l'obstacle le plus important à l'insertion des immigrés nigériens dans la ville Douala est lié à la perception que se font les populations locales d'eux.

## II. **Les problèmes de perception comme contrainte à l'insertion: l'obstacle psychologique**

Si les autorités locales montrent une certaine souplesse et même parfois une complaisance envers les immigrés nigériens, il faut dire que les populations locales entretiennent avec eux des relations très souvent conflictuelles. La perception que se font les populations locales des nigériens est plutôt négative. Ici, l'immigré nigérian suscite une image de "faussaire", de "voleur", de "fourbe", de "malhonnête", bref un sentiment de répulsion. Cette image est régulièrement relayée par la presse locale parfois encore plus acerbe.

## 1. *La perception empreinte d'opprobre et de méfiance des immigrés nigériens*

"Je les ai vu le 1er (janvier) se comporter comme s'il étaient chez eux, faisant exploser bruyamment et joyeusement de gros baudruches. Je n'ai pas manqué de leur demander si un Camerounais pouvait se comporter ainsi au Nigeria. Il n'ont pas hésité à me rétorquer avec insolence." Cet extrait d'un journal de la presse locale<sup>30</sup> illustre parfaitement l'image et la perception que se font les populations locales des immigrés nigériens. Caricaturés comme personnages irrévérencieux et iconoclastes, les immigrés nigériens notamment Ibo qui constituent sans doute à cause de leur proximité la majorité du contingent nigérien à Douala, seraient à la base de cet image. Perçus comme individualistes et issus des 'démocratie villageoises'<sup>31</sup> c'est-à-dire des sociétés sans hiérarchie, ils ont tendance à transposer ce modèle de rapports sociétaux lâches dans la ville d'accueil certes de population hétéroclite, mais dont les appartenances ethniques montrent bien qu'elles sont issues des sociétés hautement hiérarchisées tel que les autochtones Sawa, les Bamilékés, Bassa etc. ... il en est résulté un choc culturel entre immigrés nigériens et populations locales. La fréquence des plaintes déposées dans les commissariats à leur rencontre par les populations locales est assez significatif. Le volume et les diverses motivations attestent également du haut degré de clivage entre immigrés nigériens et populations locales. Ce sont principalement les commissariats du 6ème, du 4ème et du 2ème arrondissement qui sont le plus concernés par les plaintes contre les nigériens. L'entretien avec le chef de bureau de la section judiciaire du 2ème arrondissement de Douala<sup>32</sup> permet de savoir qu'il y a au moins une fois tous les trois jours, une plainte contre les nigériens dans ses services, et cela depuis bien 5 années qu'il est en fonction. Soit environ 121 plaintes par an ! Les motivations sont diverses et vont de l'injure au meurtre, en passant par l'escroquerie et le vol. Nous avons retrouvé les mêmes tendances aux commissariats du 4ème et du 6ème arrondissement. Selon le commissaire du 6ème arrondissement, la fréquence de ces plaintes est largement due à une agressivité qui semble consubstantielle chez les immigrés nigériens (notamment Ibo) et le sursaut d'orgueil des populations locales qui n'entendent pas se 'faire brimer' chez elles<sup>33</sup>. Un coup d'œil sur les registres de ces trois commissariats de police fait observer la bigarrure des plaintes: Djol Anne Marie (Camerounaise) contre Uwe Obiaruko Innocent (Nigérien) BP 2324 Douala du 23 mars 1999 pour injures et abus de confiance; Abouem Bruno (Camerounais) contre Kabu Stella Long Street (Nigérienne) du 27 mars 1998 pour injures et escroquerie; Diyangui (Camerounais) contre Uzoh Charles (Nigérien) du 3 septembre 1998 pour injures, coups et blessures. L'analyse attentive de plaintes montre certaines régularités: le nombre élevé de motifs liés à l'injure et à l'abus de confiance (50 %)

<sup>30</sup> Mutation, N° 107 du 13 avril 1998.

<sup>31</sup> Rémy Boutet, *L'effroyable guerre du Biafra*, Paris, Edt° Chaka, p. 26.

<sup>32</sup> Entretien du 2 juillet 1999.

<sup>33</sup> Entretien du 2 juillet 1999.

d'une part et d'autre part le nombre important des Ibo dans ces affaires (80 %). Cela amène à dire que la mauvaise image projetée sur l'immigré nigérian semble, toute proportion gardée, d'abord le fait des Ibo que des Yoruba ou Haoussa rencontrés en infime pourcentage dans ce type de litiges.

Par ailleurs, la fréquence de la présence des Ibo dans des gangs de voleurs ou des meurtres macabres tend à crédibiliser cette hypothèse. Certains faits sociaux, pour le moins abjects sont ainsi leurs œuvres, comme en témoigne la scène de la nuit du 11 au 12 Novembre 1996 où un enfant de 12 ans, le nommé Nyobe (Bassa de la population autochtone) fut assassiné et la tête empochée par 2 nigériens d'origine Ibo (Augustine Ihezic et Jerry Obassi), au fin du trafic de corps humains. Selon le *Messenger*<sup>34</sup>, ces deux meurtriers n'étaient pas à leur premier forfait et ne constituent en réalité qu'une infime partie des nigériens qui se livrent à ce genre de pratiques. Par contre, les affaires liées à l'arnaque recourent toutes les composantes de la communauté nigérienne à Douala. Le commissariat du 2ème arrondissement est, à cause de sa proximité du marché central de Douala le plus concerné par ce type de plainte où se trouvent concentrés Yoruba et Haoussa essentiellement commerçants dans le textile. Mais il faut faire observer que tous les commissariats de la ville abondent, peut-être seulement à un degré moindre, de ce type de grief, attestant du caractère 'peu honnête' des immigrants nigériens 'roublards' et 'fourbes'. Telle est l'image que se font les populations locales et leurs voisins nigériens. À ceci, les immigrants nigériens (90 %) rétorquent qu'il ne faut pas confondre business et familiarité. 'Business is Business'. Traduction, les affaires ne s'accrochent pas de scrupules. Pour les populations locales, les nigériens confondent 'affaires et fourberie', 'affaires et tricherie'. Cette image lourdement chargée d'une symbolique péjorative se matérialise également par une xénophobie même si elle n'est pas toujours ouverte.

## 2. *La perception déviante des immigrants nigériens et ses déterminants xénophobes*

Rampante et sournoise, la xénophobie des populations locales envers les immigrants nigériens ne s'exprime publiquement qu'à travers de rares occasions. En effet, le dynamisme, l'ardeur et la persévérance au travail des immigrants nigériens se solde régulièrement par un succès en terme de pouvoir financier<sup>35</sup>. Cela ne semble guère plaire aux populations autochtones qui les trouvent 'orgueilleux' et 'vantards'(80 %). La réalité serait, comme l'affirme le commissaire spécial du 2ème arrondissement, que "ces gens arrivent en haillons sans le moindre argent, supplient pour avoir de quoi survivre et au bout de 5 ans, ils deviennent vos patrons, vous emploient par fois dans le même quartier ou dans la même

<sup>34</sup> Journal de la presse locale N°500, novembre 1996

<sup>35</sup> Ibid.

institution". A l'évidence, cela fait des jaloux, notamment dans les populations locales qui supportent assez mal ce retournement. Ainsi, le moindre prétexte leur sert d'occasion pour 'régler leurs comptes' avec les immigrés nigériens, comme l'atteste l'invasion des quartiers Ngodi et Camp Yabassi par les populations locales le lendemain du meurtre du jeune Nyobe<sup>36</sup>. Plusieurs maisons de commerce appartenant aux nigériens furent éventrées et vidées de leur contenu, dans la perspective latente de réappropriation de biens spoliés par 'l'envahisseur' et 'tricheur' nigérien, comme le prouve la scène de pillage contre leurs commerces en avril 1992 par les populations locales incitées par commerçants autochtones durant 'les villes mortes'<sup>37</sup>. La manifestation la plus flagrante de cette xénophobie est l'accusation faite contre les nigériens à propos des disparitions de sexes. Matériellement non prouvé, ce 'vol de sexes' apparaît comme un autre prétexte trouvé pour jeter 'l'envahisseur' nigérien aux gémonies. Ainsi de cette affaire qui s'est déroulée au commissariat du 9ème arrondissement de Douala, où deux nigériens furent molestés par la foule, pour avoir 'volé le sexe' d'un jeune adolescent<sup>38</sup>. Cette xénophobie trouve une autre de ses manifestations dans la construction de l'ethnonyme 'Biafrais'.

### 3. *L'étape supérieure de la méfiance et de la suspicion: La construction de l'ethnonyme 'Biafrais'*

A l'origine du terme 'Biafrais', l'ex-Etat du Biafra proclamé le 30 Mai 1967 par le Lieutenant Colonel Ojukwu et composé en grande partie de l'ethnie Ibo. Mais cette appréhension objective d'une réalité historique ne correspond pas avec la construction subjective de la réalité sociale faite par les populations locales pour désigner les immigrés nigériens. Dans le contexte de la ville de Douala, l'appellation 'Biafrais' est une catégorie sociale que l'on peut appréhender sur un double plan physique et psychologique. La variable physique regroupe tout les ressortissants nigériens, c'est-à-dire Ibo, Yoruba et Haoussa confondus. Les clivages historiques connus entre ces principales ethnies nigériennes<sup>39</sup> s'estompent devant l'ethnonyme unifiant<sup>40</sup> 'Biafrais'. On peut à ce sujet parler de la fonction performative<sup>41</sup> de l'ethnonyme 'Biafrais'. L'autre variable explicative de l'ethnonyme 'Biafrais' est psychologique et s'analyse en la charge symbolique péjorative qu'il contient. L'appellation 'Biafrais' renvoie alors à toute personne réputée 'fourbe', 'malhonnête', 'tricheuse', 'trafi-

<sup>36</sup> Voir supra p. 9.

<sup>37</sup> Rapport OCISCA, précité p. 40.

<sup>38</sup> Messenger N°566 du 1er novembre 1996.

<sup>39</sup> *Rotimi Suberu*, Intégration et désintégration dans la Fédération nigérienne, in: *Daniel Bach (ed.)*, Régionalisation, mondialisation et fragmentation en Afrique subsaharienne, Paris, Karthala, 1998.

<sup>40</sup> *Luc Sindjoun*, thèse précitée, p. 170.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 381

quant', 'faussaire' 'peu scrupuleuse' etc. ... C'est une construction sociale basée sur la représentation de l'autre comme sujet pathologique.

Dans le contexte de la ville de Douala, il s'agit en fait d'une réaction des populations locales empreinte soit de jalousie face à l'impétuosité des immigrés nigériens, soit d'hostilité contre le caractère 'tricheur' et 'peu scrupuleux' du nigérien. La composition de ce portrait procède par structuration d'éléments négatifs ou anormaux, immoraux comme la méchanceté, la tricherie; puis par un processus d'ancrage de schèmes qui se cristallisent dans l'inconscient collectif et déterminent en définitive les attitudes envers les immigrés nigériens. Mais le processus ne s'est pas arrêté à ce stade. Il y a eu ensuite extrapolation de ce signifiant tant et si bien que dans l'imagerie populaire, l'appellation 'Biafrais' renvoie non seulement au ressortissant nigérien, ensuite à toute personne 'fourbe', 'tricheuse', 'peu scrupuleuse', mais aussi à toute chose négative. Une conserve est frelatée à l'achat, pas de doute. C'est du 'biafrais'. Un médicament ne soigne pas. Ce doit être du 'biafrais'. Un gosse est mal élevé, il est 'biafrais'<sup>42</sup>. L'expression tirée du *pidgin-english* local 'biafra na tchop die' et qui signifie littéralement celui qui peut mourir pour son mensonge est expressif du degré de répulsion qu'ont développé les populations locales vis-à-vis des nigériens. Tout ce soubassement de relations empreintes d'aversion n'a pourtant pas stoppé les ardeurs des immigrés nigériens qui ont, dans la perspective de leur insertion, mis en œuvre des stratégies remarquables, les unes aussi subtiles que les autres.

## **B. Les stratégies de contournement des barrières à l'insertion de nigériens dans l'espace urbain de Douala**

Dérivée d'un effet de composition d'action individuelle, l'immigration nigérienne a, devant la répulsion affichée par le tissu urbain de Douala, déployé des stratégies d'insertion très singulières. Ces stratégies sur un plan pratique s'inscrivent dans des logiques de contournement, d'évitement, de subtiles infiltrations dans le corps social. L'observation permet d'en distinguer deux types: les ingénieries mises en œuvre dans un cadre collectif et des ingénieries mises en œuvre individuellement.

### **I. Les stratégies collectives d'une insertion contournée**

Très nombreuses, nous n'en évoquerons ici que celles qui apparaissent comme les plus utilisées. Il s'agit du déploiement des stratégies résidentielles et de la mise sur pied des associations ethniques ou corporatives.

<sup>42</sup> Lire Mutation N° 107, avril 1998.

## 1. *Les stratégies spatiales d'implantation d'une identité nigériane*

Les immigrés nigériens ont développé des stratégies d'insertion qui consistent en l'investissement des zones inhabitées ou alors, des zones habitées mais insalubres pour y installer leur commerce. Le choix des zones insalubres dénote leur tendance forte à la clandestinité, à l'occultation et de l'instinct de hors-la-loi. Les exemples types d'occupation de zones insalubres sont Monaka et Youpwè. Ces deux arrondissements de la ville de Douala sont en réalité des îles perdues dans les marais et la mangrove. L'hostilité des lieux y a chassé la majeure partie de la population autochtone et les nigériens s'y sont engouffrés et représentent aujourd'hui 85 à 90 % de la population.

Par ailleurs rarement propriétaires de maisons<sup>43</sup>, les immigrés nigériens sont en général des locataires. Les loyers sont souvent négociés pour de courtes périodes, allant généralement entre 3 à 5 ans. La stratégie consiste à refaire des maisons originellement en 'carabotte'<sup>44</sup>, dans le sens de leur sécurisation et à amputer les dépenses occasionnées par cette réfection sur le loyer à venir. L'autre chose à faire remarquer dans ces ingénieries c'est la logique de regroupement de l'habitat. En règle générale, les maisons de commerce des immigrés nigériens sont groupées en bordures des routes. Il y a concentration dans le même endroit<sup>45</sup>, pour des besoins de solidarité et de sécurité, des personnes appartenant à la même ethnie ou exerçant la même activité. Il s'ensuit qu'aucun prix n'est souvent assez fort pour eux pour occuper ces espaces'. Des 'Sabongari' ont ainsi surgi dans certaines zones de la ville de Douala et l'investissement des lieux est tel que l'on ne peut faire un pas sans rencontrer un nigérien; comme c'est le cas au Camp-Yabassi, Manoka ou encore à Youpwé, où ils prolifèrent et donnent l'impression d'être chez eux'.

## 2. *Les stratégies associatives et corporatives d'insertion dans le tissu urbain: les logiques émotionnelles et les logiques fonctionnelles*

La création des associations de solidarité entre immigrés nigériens est, eu égard à leur efficacité, une phase importante de la mise en place d'instruments de leur insertion dans la

<sup>43</sup> En dehors de très riches commerçants (notamment Mrs. 'Ojukwu', 'Hello', 'Alhadji', Ndjoku... en somme moins d'une cinquantaine sur une population estimée à près de 500.000 personnes) qui sont propriétaires des immeubles à Douala, les nigériens préfèrent construire en général chez- eux au village.

<sup>44</sup> Sorte de planches taillées à partir du bois local.

<sup>45</sup> Lire dans le même ordre d'idées *David Coleman*, Geographical concentration of immigrant and ethnic minorities, in: The demographic consequences of international migration, Proceedings of the symposium, NIAS, Wassenaar, 27-29 septembre 1990, pp. 225-259.

ville de Douala. A côté des associations que nous qualifierons de 'communautaires', il en existe une autre catégorie que nous désignerons par 'sociétaires'<sup>46</sup>.

Les associations 'communautaires' regroupent les immigrés nigériens suivant le critère ethnique. Elles sont un cadre d'enserrement des immigrants d'abord dans le groupe, et ensuite de leur insertion dans le tissu urbain. Selon l'Honorable Joseph A. Ogunbadejo représentant de Ogun state, son association a une fonction éducative qui permet à leurs jeunes convillageois de s'intégrer plus facilement dans le corps social. L'appartenance définitive à l'association est subordonnée à l'obtention d'une carte de membre et à des cotisations obligatoires. En retour, l'association est garante, jusqu'à concurrence de certains actes, des comportements de ses ressortissants. Par exemple lorsqu'il s'agit de plaider pour eux en cas de litige dans les commissariats ou devant les tribunaux.

Les associations 'sociétaires' sont celles qui regroupent les immigrés suivant les intérêts personnels et des rationalités individuelles. La Nigeria Union est un exemple. Cette association à l'échelle urbaine regroupe tous les nigériens sans distinction de leur appartenance régionale ou ethnique. Selon M. Patrick N. Ndjoku Président de la Nigeria Union à Douala, l'association qu'il préside a pour vocation fondamentale de regrouper les ressortissants nigériens vivant à Douala et de 'faciliter leur insertion dans la vie active'. Les associations des immigrés formées comme la Nigeria Union sur la base des intérêts et des calculs sont nombreuses. Mais à l'observation on constate qu'elles introduisent comme intérêt secondaire celui de la spécialisation de l'activité menée. Ainsi a-t-on des associations des vendeurs de planches (Timber Dealer of Camp-Yabassi), des associations de vendeurs de produits cosmétiques etc. ... Nous avons observé de l'intérieur la NASPDA (New-auto Spare Part Dealers). Il s'agit du regroupement des nigériens de tout horizon exerçant dans le secteur de vente des pièces détachées d'automobiles. Elle est composée près de 100 membres qui se réunissent tous les dimanches chez 'Chief' Uzoma Ibokwe, doyen de corps (30 ans à Douala) et représentant de son association devant la Nigeria Union et devant les autorités administratives locales. C'est 'Chief' Uzoma qui agrège les doléances des membres de son association et les articule auprès des autorités locales. L'appartenance à cette association est une garantie sécuritaire importante pour l'immigré qui exerçant dans le secteur délicat des pièces automobiles, doit quotidiennement faire face à une population locale fort susceptible. La NASPDA procure ainsi par la 'crédibilité' de son chef protection et légitimation de ses membres auprès de l'administration locale.

<sup>46</sup> J. Leif, *Communauté et société*, Paris, PUF, 1944.

### 3. *Les stratégies de construction des monopoles professionnels comme démarche d'insertion dans le tissu urbain*

Se rendre indispensable et incontournable. Tel semble la technique mise sur pied par les nigériens à Douala, pour faire face à l'hostilité ambiante. Le procédé consiste en la constitution des monopoles non pas seulement pour maintenir l'exclusivité de la commercialisation d'un produit, mais pour créer au-delà, la dépendance des populations locales. L'observation des commerçants Ibo et Haoussa du marché Mboppi de Doual permet de mieux cerner le processus. C'est que, contrairement à leurs homologues camerounais qui exercent en rang dispersés, les nigériens se regroupent pour adopter des stratégies communes. Ils peuvent alors réduire de manière significative les frais d'achat, de transport, de douanes et donc les coûts finaux. Cela leur permet de pratiquer des prix bas, d'évacuer parallèlement toute concurrence et de créer un monopole dans la filière. Il en est ainsi de certains produits de première nécessité comme les sandales ('minayou'), des cosmétiques ('karibu'), des écrivains ('mandjanga'). La seule possibilité de survie pour les concurrents camerounais dans cette hypothèse réside dans une alliance avec eux. Voilà comment se créent des relations de subordination entre 'Biafraï' et commerçants locaux et, de mal aimé, ils deviennent si indispensables qu'on image assez difficilement la vie à Douala sans eux. Autre fait justifiant la position incontournable des 'biafraï' dans la ville de Douala, la fermeture des maisons de commerce de pièces détachées d'automobile le lendemain du meurtre du jeune Nyobe le 11 novembre 1996 par deux nigériens et la terrible pénurie qui en advint. Ainsi dès le 16 novembre 1996, soit 4 jours après la fermeture de leurs maisons, il était devenu impossible pour les automobilistes locaux, du fait d'un pouvoir d'achat extrêmement faible, de se procurer un filtre à huile, un carburateur, une batterie... à cause des prix parfois 5 fois plus forts chez les autochtones ou chez les concessionnaires japonais (Cami-Toyota) ou français (Renault). La réouverture de ces comptoirs quelques jours plus tard apparut comme la levée d'un embargo dans lequel les populations locales semblaient véritablement s'asphyxier. A ce titre, il semble que le monopole de certains secteurs d'activités de la vie économique justifie amplement leur présence dans cette ville, présence qui est liée à l'utilité qu'ils ont auprès des populations locales. Devenus incontournables par le subtil jeu de monopole de certaines filières, les immigrés nigériens à Douala, dans leurs stratégies d'insertion, développent également des ingénieries que l'on peut caractériser d'individuelles.

## II. **Les artifices individuels d'une insertion contournée**

L'incorporation des immigrés nigériens dans le tissu urbain prend aussi les voies des ingénieries individuelles. Au rang de celles-ci la contrefaçon, la corruption, la conversion, mais aussi la religion.

1. *La collusion des stratégies occultes d'échange social comme procédures d'insertion: contrefaçon, corruption, conversion*

Arrivés pour la plupart clandestinement à Douala, c'est-à-dire sans visa d'entrée et sans permis de séjour, les immigrés nigériens doivent faire face aux problèmes de papiers. Malgré la souplesse de l'administration, les immigrés nigériens semblent préférer les voies frauduleuses. A ce titre ils optent pour des solutions diverses. Soit ils se font délivrer des fausses carte d'identité camerounaises moyennant argent, soit ils s'arment de l'argent nécessaire pour corrompre de manière ponctuelle la police en cas de contrôle. Largement corrompue, cette dernière n'expulse généralement jamais l'immigrant qui n'est pas en règle. L'inculpé paye séance tenante le prix de son infraction, sous forme de prébende. Cette pratique a finit par se normaliser au point où le danger pour l'immigré est moins l'absence de la possession des pièces que le manque d'argent. C'est le 'Tchoko' du policier, c'est-à-dire son pourboire. L'histoire de Hello, grand homme d'affaire nigérien résident à Douala peut permettre de mieux comprendre le mécanisme de ces ingénieries nigérianes d'insertion dans le corps social. Interpellé le 1er juillet 1999 par une patrouille de police, celui-ci fut arrêté au motif qu'il détenait deux cartes d'identité, une de nationalité nigérienne et l'autre camerounaise. 'Je me suis débrouillé affirme-t-il». Le procédé consiste soit à produire un faux acte de naissance où l'intéressé est né au Cameroun et, sur cette base, se faire délivrer une carte nationale d'identité authentique; soit à corrompre l'autorité qui délivre les cartes nationales (souvent au prix fort) pour s'en procurer une. En réalité, les cas comme celui de M. Hello où les immigrés nigériens se font établir frauduleusement des cartes d'identité nationale sont nombreux<sup>47</sup>. S'étant aperçus que les autorités locales ne résistent pas beaucoup à de l'argent, la corruption est devenue pour les immigrés nigériens un véritable outil de sécurisation et d'insertion sociale. Cette allocation de ressources aux autorités administratives locales s'inscrit aussi dans la logique de la conversion. Cette pratique garantit aux immigrés protection voire l'impunité face aux autres acteurs sociaux au pouvoir d'achat particulièrement faible. Ainsi devient-il souvent imprudent pour les populations locales de conduire les immigrés nigériens devant les commissariats ou les tribunaux. L'observation montre qu'ils s'en tirent plutôt bien. Les autorités locales sont leurs "amis". Ils ont des "relations". L'affaire qui s'est déroulée le 25 juin 1999 au commissariat du 2<sup>e</sup> Arrondissement entre M. Takam Jules de nationalité Camerounaise et M. Awal Salissou est assez significative de cet état de chose. Mr Takam avait porté plainte contre le sieur Awal Salissou pour abus de confiance. Or Awal avait des «relations' au niveau du commissariat. L'inspecteur chargé des enquêtes était son 'ami'. Il s'en tira laissant le requérant dans les geôles de la cellule. Des affaires comme celle de Takam sont nombreuses<sup>48</sup> et attestent de l'efficacité des ingénieries d'insertion des immigrés nigériens dans la ville de Douala. La

<sup>47</sup> Messenger N°495 du 8 avril 1996.

<sup>48</sup> Entretien avec le commissaire du 6<sup>ème</sup> arrondissement de Douala.

technique consiste à corrompre où à 'donner la chèvre du patron'<sup>49</sup> » ou de l'autorité dès son installation, en prévision de quelque interventions futures de sa part.

## 2. *Les stratégies culturelles et rituelles comme procédures d'insertion urbaine: la construction des attaches religieuses*

Le processus de sécularisation entamé dans les villes avec l'avancée des technologies se traduit par un pluralisme religieux. Douala offre cette image de cosmopolitisme religieux. Leur floraison offre un cadre de vie tranquille et serein pour les immigrants nigériens en quête d'insertion dans le corps social. Les Haoussa musulmans retranchés au quartier Congo utilisent subtilement l'islam comme un moyen d'insertion sociale. L'astuce consiste à s'affirmer comme un grand pourvoyeur de fonds de la congrégation et ensuite à s'employer à être un modèle devant ses pairs. L'observation montre que l'instrumentation des institutions religieuses en vue d'une insertion dans le tissu social procède d'abord par une adhésion en leur sein et ensuite par le déploiement d'un activisme qui les place en une position d'influence. Orock, immigré Ibo et résidant au 'Camp Yabassi' a procédé de cette manière pour se faire une place de choix dans son quartier. Il se rend tous les dimanches à la messe avec ses voisins. Il n'oublie jamais d'informer son bailleur de ce qu'il se rend à l'Eglise. Il fait beaucoup de dons à l'église et aide les gens du quartier. Ainsi Orock donne-t-il l'image d'un bon croyant, ce qui lui vaut d'être admiré, intégré et consulté sur les questions du développement du quartier.

## 3. *Les stratégies matrimoniales et quasi-matrimoniales comme techniques d'insertion sociale*

La pénétration de quelque ménages des immigrants nigériens fait observer une forte tendance de la pratique des fiançailles. Les nigériens dans leur quête d'insertion sociale ne lésinent devant aucun moyen. Les filles du quartier ou même parfois de leurs bailleurs deviennent dans cette optique leur fiancées. Sans doute peut-on parler ici de logique pratique. Mais l'analyse de cette pratique montre qu'à aucun moment, ou très exceptionnellement ces fiançailles se concrétisent par un mariage. Nous n'avons pas au cours de nos investigations rencontré au quartier Ngodi plus de 3 mariages entre nigériens et populations locales. En réalité, ils le sont déjà au Nigeria et n'entendent pas greffer ou s'encombrer d'une relation similaire. L'option pour le concubinage et les fiançailles (du reste interminables puisqu'elles peuvent durer jusqu'à dix ans) doit s'analyser comme un procédé d'insertion dans les familles et dans les quartiers durant le séjour. Le statut prématrimonial induit de cette situation

<sup>49</sup> Jean-Pierre Warnier, La bigarrure des patrons camerounais, in: J.-F. Bayart, La réinvention du capitalisme, Paris, Karthala, 1994, p. 184.

de 'fiancé' leur confère une certaine audience et surtout atteste leur bonne foi par rapport à l'image de personnes souvent considérées comme 'malhonnêtes'. Dix années de concubinage ou de fiançailles sont largement nécessaires pour se constituer en 'fils' de la maison ou encore devenir 'un enfant' du quartier.

La mobilisation de toute ces ressources tantôt collectives ou individuelles permettent aux immigrés nigériens, malgré un climat empreint d'hostilité, de s'infiltrer dans le tissu urbain de Douala. Au demeurant, cela leur permet de s'afficher à des moments comme des agents sociaux indispensables pour la cohésion du tissu social et économique<sup>50</sup>.

### C. Conclusion

Il ressort de ce qui précède que l'insertion des immigrés nigériens dans le tissu urbain de Douala n'a pas été chose aisée et que, ce que l'on qualifie de 'relative réussite' de l'implantation des nigériens à Douala serait moins le fait d'une traditionnelle 'hospitalité africaine' que de leur capacité de 'fabrication' d'instruments efficaces d'insertion sociale et de l'appropriation d'un capital d'utilité économique dans certains secteurs d'activité ou filières. Tolérés du fait de leur importance économique et honnis pour leur caractère 'fourbe' et 'roublard', les immigrés nigériens à Douala se trouvent dans l'«entre-deux»; entre le *rejet* et l'*acceptation*. L'observation des interactions entre nigériens et populations locales révèle l'existence, au niveau des formes de sociabilité, de deux tensions antagoniques. L'une centrifuge et désintégratrice, s'inscrit dans la tendance xénophobe et ségrégationniste des populations locales; l'autre, centripète et intégrative s'inscrit dans le cadre de leur capacité d'insertion et son corollaire la sensation de besoin exprimée par les populations locales. Il en résulte un équilibre instable matérialisé, dans le jeu et les enjeux de l'insertion des nigériens dans le tissu urbain de Douala, par une 'quasi-assimilation' ou un 'quasi-rejet'. Si leur assimilation<sup>51</sup> semble donc aujourd'hui impossible, il reste que leur départ paraît également improbable.

<sup>50</sup> P. Canel, Ph. Delis, et Ch. Girard, Construire la ville africaine, pp. 99-100, en font une évocation fort poignante, dans le domaine de la construction de l'habitat: "La menuiserie métallique et la ferronnerie allient la conception, la fabrication artisanale, et la vente de protections métalliques des portes et fenêtres (sécurité). A Douala, c'est une spécialité des 'Biaffrais', commerçants Ibos du Nigeria, qui réalisent notamment les moules à parpaings: 'Au départ, on achète des tôles de 3 ou 4mm à la ferraille, chez 'Madame' à Akwa,...On a acheté le poste de soudure à la quincaillerie; quand il est épuisé, on va chez les 'Biaffrais'".

<sup>51</sup> A. Lebon et G. Falchi, New developments in intra-European migration since 1974, in: International Migration Review (New York), vol. XIV, N° 4, 1980, pp. 539-579.